Le roi philosophe

Gérard Dufour
Professeur émérite, Université de Provence

En 1949, Bernard Narbonne faisait paraître l'une des rares biographies consacrées à celui qui, après avoir ceint la couronne du royaume de Naples et des Deux-Siciles, fut proclamé roi d'Espagne « par la grâce de Dieu et de la Constitution » sous le nom de Joseph I. Son titre, *Joseph Bonaparte, le roi philosophe*[1], faisait pièce aux diverses expressions (« *rey intruso* », « *rey errante*[2] », voire « *rey trashumante*[3] », « *rey Sin Tierra*[4] ») ou sobriquets (« Pepe », « Pepe José[5] », « Tío Pepe[6] », « Pepe Botellas », « rey de copas », « rey Pepino »…) par lesquels les Espagnols avaient disqualifié celui que Napoléon avait voulu leur imposer comme souverain. Il avait été inspiré à Narbonne par une déclaration du général Lamarque à celui qui n'était plus désormais que le comte de Survilliers : « vous avez été le philosophe sur le trône[7] ». L'historien aurait pu faire appel à d'autres témoignages comme celui de Francisco Amorós qui, en octobre 1824, fit parvenir à son ancien souverain la collection complète des mémoires qu'il avait publiés à Paris avec cette dédicace : « *El Autor. A un rey que reinó y cesó de reinar como un filósofo y que fue amado de todos los que le conocieron*[8]. »

---

[1] Narbonne, 1949.

[2] L'expression est du « chef des quadrilles de l'avant-poste de l'armée combattante », Bartolomé Muñoz, dans une lettre à Joseph. La Forest ne manqua pas de la rapporter dans sa correspondance diplomatique du 1er septembre 1812 (La Forest, 1905-1913, t. VII, p. 5).

[3] *El Conciso*, 27-IV-1812, p. 7 et 27-XI-1812, p. 3.

[4] *Ibid.*, 12-VIII-1812, p. 5.

[5] *Ibid.*, 28-IV-1812, p. 2 et 28-XII-1812, p. 5.

[6] *Ibid.*, 11-V-1812, p. 3 et 27-XI-1812, p. 3.

[7] Narbonne, 1949, p. 7.

[8] Francisco Amorós, *Dictionnaire des hommes célèbres et des personnes que j'aime bien*, s. d., article « José I », fo 210 (AMB, *legajo* 399-Ao).

Emilio La Parra López (coord.), *Actores de la Guerra de la Independencia*
Dossier des *Mélanges de la Casa de Velázquez. Nouvelle série*, 38 (1), 2008, pp. 53-70.
ISSN : 0076-230X. © Casa de Velázquez.

Pour dithyrambiques qu'ils soient, de tels éloges ne sauraient être le fruit de la flagornerie car, au moment où ils les prononcèrent, ni le général Lamarque ni celui qui préférait être « garde national de la première cité d'une nation dont César est le premier citoyen » que « conseiller d'État, ministre ou colonel dans un royaume de moines et d'inquisiteurs[9] » n'avaient rien à attendre d'un souverain déchu qui se contentait désormais d'être l'un des plus savants naturalistes de son temps. Mais en quoi Joseph I fut-il véritablement un « roi philosophe » ? Les ouvrages de Bernard Narbonne (qui a eu le mérite d'énoncer la thèse) et de son successeur Gabriel Girod de l'Ain, qui se contenta de présenter Joseph comme « le roi malgré lui[10] », ne répondent pas véritablement à cette question, pourtant fondamentale si on veut comprendre les motivations d'une politique qui valut à son auteur de nombreuses et virulentes critiques de la part de son frère, l'Empereur des Français.

Une formule de propagande

En affirmant, bien après qu'il ait dû renoncer au trône d'Espagne, que Joseph avait été un « roi philosophe », voire le roi philosophe par antonomase, ni le général Lamarque, ni l'ex-colonel et conseiller d'État Amorós n'avaient fait preuve d'originalité. En réalité, ils s'étaient contentés de reprendre à leur compte l'image que, très tôt, le nouveau souverain voulut donner de lui-même à ses sujets dans l'espoir (illusoire) de les séduire par ses qualités intellectuelles et de les rallier ainsi à sa personne. Le premier (à notre connaissance) à avoir employé le terme de « philosophe » pour désigner Joseph I fut le *corregidor* de Madrid et conseiller d'État Tomás de Morla, l'un des trois signataires espagnols de la capitulation du 4 décembre 1808), dans la correspondance officielle qu'il adressa le 7 décembre 1808 au secrétaire d'État à la Guerre, Antonio Cornel pour lui rendre compte de son action et tenter de justifier sa conduite. En effet, après une description minutieuse des conditions dans lesquelles s'était produite la reddition de la capitale, Tomás de Morla n'hésitait pas à déclarer :

> *Como consejero de Estado vi ayer al Príncipe Josef, designado nuestro Rey, y objeto de los sarcasmos del* Populacho, *y aseguro con toda la ingenuidad que me es propia que hallé un sabio Filósofo, lleno y aún entusiasmado de las más sanas máximas de moral, de humanidad y afición a los pueblos sobre que la suerte lo haga dominar*[11].

L'ex- et futur roi d'Espagne pouvait s'attirer ainsi bien des sympathies en se présentant ainsi comme l'« Ami des Hommes », et la Junta Central s'en inquiéta. Aussi, en publiant le courrier adressé par Tomás de Mora à Anto-

---

[9] *Le Nain jaune*, nº 371 (5-VI-1815), p. 284.

[10] GIROD DE L'AIN, 1970.

[11] *Gazeta del gobierno* [Séville], nº 1 (6-I-1809), p. 8.

ISSN : 0076-230X. © Casa de Velázquez.

nio Cornel, les rédacteurs de la *Gaceta del gobierno* non seulement couvrirent d'opprobre son auteur pour sa trahison, mais firent des gorges chaudes de ce soi-disant titre de « roi philosophe » auquel n'avait eu droit aucun des plus grands et plus illustres rois de l'Antiquité[12]. Les *afrancesados* n'en continuèrent pas moins à faire du terme « *filósofo* » l'adjectif homérique de « *rey* » pour désigner Joseph. Non sans succès, puisque le 16 mars 1810 la *Gaceta de la Regencia* annonçait la présence d'Amorós parmi ceux que Joseph avait fait venir avec lui en Andalousie pour convaincre les populations de l'inutilité de toute résistance et des bienfaits qu'elles pouvaient attendre de sa politique en ces termes :

> *Uno de esos misioneros que ha venido a las Andalucías a lucir sus talentos políticos y literarios que cree poseer, vendidos ahora por filosofía y vanidad al rey* filósofo *y en otro tiempo al despota* privado *por interesada y sórdida adulación es un tal D. Francisco Amorós*...[13].

L'emploi de l'italique traduisait clairement l'ironie avec laquelle les rédacteurs du journal officiel de la Régence reprenaient ce concept de « roi philosophe ». Mais cette ironie disparut quand, deux mois plus tard, le 9 mai, en annonçant le décret impérial qui démembrait l'Espagne en séparant les provinces situées au nord de l'Èbre, ces mêmes rédacteurs firent le parallèle suivant entre l'Empereur et son frère Joseph :

> Amabilidad, benignidad, elocuencia y filosofía, *todo se lo cedió por entero a su hermano José para conquistar el amor y obediencia de los españoles ; él sólo se reservó el poder de hacer el mal*[14].

Joseph avait donc réussi à imposer cette image de philosophe à laquelle il tenait tant, même chez ses adversaires les plus résolus. Mais il faut bien dire que l'emploi de ce terme à son égard constitue un hapax dans la littérature patriotique de l'époque, ou du moins que nous n'en avons-nous pas trouvé (à ce jour) d'autre exemple. En revanche, l'expression « *rey filósofo* » employée en guise de dérision, toujours en italique, apparaît de façon récurrente dans les lignes de journaux patriotes comme *El observador político y militar de España*[15] ou *El Conciso*[16]. Pour les *afrancesados* qui y

[12] *Ibid.*, p. 5.

[13] *Gazeta de la Regencia, de España e Indias*, nº 2 (16-III-1810), p. 18.

[14] *Gazeta extraordinaria de la Regencia de España e Indias*, nº 23 (9-III-1810), p. 191.

[15] *El Observador político y militar de España*, nº 1 (1-VII-1810), p. 20 : « *emplee en hora buena el Rey Josef todas las habilidades de su filosofía para representar con exactitud el difícil papel que se ha propuesto en medio de una corte espúrea, de un Pueblo que le aborrece, de una Nación que le abomina* », et nº 2 (15-VII-1810), p. 6 : « *el rey filósofo despliega aquella barbarie que antes de la organización social regulaba en los hombres todos* ».

[16] Voir les numéros du 4-V-1811, p. 4 (non numérotée par erreur) ; du 21-VIII-1811, p. 2 ; du 11-V-1812, p. 3 ; du 12-X-1812, pp. 3 et 8, et du 12-X-1812, p. 4.

Mélanges de la Casa de Velázquez. Nouvelle série, 38 (1), 2008, pp. 53-70.
ISSN : 0076-230X. © Casa de Velázquez.

voyaient un titre de gloire, comme pour les patriotes qui le considéraient comme ridicule, le qualificatif de philosophe venait naturellement sur les lèvres ou sous la plume lorsqu'il s'agissait de désigner Joseph.

Épicurisme et stoïcisme

Joseph méritait-il ce titre de « roi philosophe » ou n'était-ce qu'une usurpation de plus ? Pour *El Conciso*, toute sa philosophie se résumait à un épicurisme débridé et à la quête effrénée de tous les plaisirs sensuels, notamment ceux que pouvait lui procurer le commerce avec les femmes[17]. *El espectador sevillano* ne fut pas en reste :

> *Causa risa, y al mismo tiempo se excita la ira, cuando se lee la felicidad que preparan, el arreglo de las rentas, la recta administración de justicia, etc... y vemos dar a las mancebas millones, distribuir los bienes que llaman nacionales, y son el fruto del robo, entre la vil canalla que rodea al que llaman filósofo. Si por esta palabra, se entiende un hombre que sólo sabe gozar de los placeres, que tiene la debilidad de sentarse a una mesa rodeado de truanes, operistas y rameras, es sin duda un gran filósofo D. J.*[18].

De fait, Napoléon, dans ses conversations avec le général Bertrand à Sainte-Hélène, reprocha amèrement à son frère d'avoir trop aimé « le plaisir et les femmes[19] », alors que Stendhal enviait ce roi qui avait su « s'amuser[20] ». Mais ce n'est évidemment pas ce trait de caractère qui fit passer Joseph pour un philosophe aux yeux d'un homme comme Tomás de Morla.

Ce n'est pas non plus le stoïcisme dont Joseph fit preuve aux plus noirs moments de son règne et la façon sereine avec laquelle il envisageait de renoncer au trône si le dieu des batailles ne lui était pas favorable et, surtout, s'il

---

17 *El Conciso*, 11-v-1812, p. 3 : « *Madrid 1º de marzo : La Montehermoso, la de Liria con sus dos polluelos, dos sobrinas de Urquijo, la duquesa de Mahon y otras se disponen a partir con Víctor para Francia. El pueblo está dividido en opiniones sobre la ausencia de Madamas : unos que andan siempre adelantados, creen que tratan de ponerse a salvo con tiempo y comodidad ; otros, que el viaje de las dos primeras Señoras tiene relación con la crónica de palacio y vida filosófica del Tío Pepe* ». On retrouve des propos similaires dans les nouvelles de Madrid publiées dans le même journal le 8 juin 1812 : « *Como S. M. está en el concepto de filósofo, nadie le quita el sombrero* [...]. *Este Rey, dicen, es un Midas que no piensa sino en juntar onzas, tragar como un Eliogábalo* [sic], *empinar de lo tinto, irse al serrallo de la Casa de Campo y epicurizar a rienda suelta* » (pp. 7-8).

18 *El espectador sevillano*, 30-x-1809, p. 115.

19 Bertrand, 1959, t. I, p. 139.

20 Stendhal, 1956, p. 1185 (*Journal*, vendredi 11-x-1811) : « Volupté du roi Joseph. Il lisait et faisait lire Racine aux dames de la Cour, qui se réunissaient le soir huit ou dix auprès de lui, sans hommes. Quant aux jeunes filles jolies qui n'étaient pas présentées, il en avait formé une troupe de chasseresses, vêtues en Diane, qui allait faire le service auprès de lui, à Capo di Monte. Il paraît que c'est un homme aimable. Il a eu longtemps Mme Millier. Il a su s'amuser, chose assez rare chez MM. Les Rois ».

ISSN : 0076-230x. © Casa de Velázquez.

n'arrivait pas à conquérir l'estime, voire l'amour, de ses sujets. Ce même stoïcisme dont il fit preuve lorsque, à peine proclamé roi, il dut fuir de sa capitale, et qui lui attira l'admiration de tous. Sa sœur Caroline, l'épouse de Murat, lui en donna acte dans une lettre qu'elle lui adressa de Paris le 26 août 1808 :

> Mon cher Joseph, je viens d'apprendre avec peine que vous aviez quitté Madrid. Tout le monde ici admire votre courage. Moi qui vous connais si bien, cela ne me surprend pas. Votre cœur est fait pour les grandes choses et votre persévérance, votre fermeté surmonteront tous les obstacles[21].

Napoléon lui-même reconnut, dans une conversation avec Roederer, que « le Roi a[vait] du courage. Mais [ajoutait-il] c'est un courage de résignation et non d'activité[22] ». Cependant, seule la trentaine d'Espagnols qui suivit Joseph dans sa retraite sur Vitoria put alors apprécier ce trait de caractère. Et, si Joseph se comportait alors en philosophe, c'était bien malgré lui.

Un homme de principes

Après la capitulation de Madrid, face à son frère qui ne parlait que droit de conquête, Joseph ne cessa de se référer au droit tel que l'avait défini la Constitution de Bayonne. Morla, comme tant d'autres par la suite, fut subjugué par le discours du frère de l'Empereur. Un discours amène : tous ceux qui le fréquentèrent, Bernardin de Saint Pierre, Madame de Staël, Abel Hugo, ou d'Espinchal en témoignèrent[23]. Un discours volontairement sentencieux aussi, frappé de belles formules comme celle que rapporte Miot de Mélito dans ses *Mémoires* : « J'aime la France comme ma famille, l'Espagne comme ma religion ; je suis attaché à l'une par les affections de mon cœur ; à l'autre par ma conscience[24] ». Un discours dans lequel Joseph aimait à se référer à ses « devoirs ». Le premier de ceux-ci était de se soumettre à la loi. Dès son arrivée au Château de Marrac, il l'avait déclaré en répondant au compliment que lui adressa Azanza au nom des grands d'Espagne[25]. Il l'avait réaffirmé dans la proclamation de Vitoria qu'il adressa le 1er juillet 1808 à ses nouveaux sujets[26].

---

[21] BIF, Ms. 5670, « Lettres à Joseph Bonaparte » (2), doc. 240.

[22] Roederer, 1942, p. 121.

[23] Voir Bernardin de Saint Pierre, 1826, t. III, p. 266 (lettre nº 11, non datée, adressée à sa seconde épouse) ; Staël, 1871, t. III, p. 336 ; Hugo (Abel), 1838, t. IV, pp. 147-148 ; et Espinchal, 1901, t. I, p. 143.

[24] Miot de Mélito, 1858, t. III, p. 183.

[25] *Gazeta extraordinaria de Madrid*, nº 56 (12-VI-1808), p. 559 : « *El Rey respondió con bondad que* [...] *no quería reinar sino por leyes etc. y que se preciaría más de ser su jefe* [de España] *que su señor.* »

[26] *Gazeta de Madrid*, nº 88 (16-VII-1808), p. 576 : « *Los tribunales, órganos de la ley, impasibles como ella misma, juzgarán con independencia de todo otro poder. El mérito y la virtud serán los solos títulos que sirvan para obtener los empleos públicos.* [...] *Queriendo reinar con leyes, seré el primero que enseñe con mi ejemplo el respeto que se las debe.* » Cette proclamation fut republiée sous le titre de « Proclama de S. M. en que se manifiesta a la nación Española sus generosos sentimientos y el deseo de que recobre su antiguo esplendor », dans *Prontuario*, t. I, pp. 45-46.

Mélanges de la Casa de Velázquez. Nouvelle série, 38 (1), 2008, pp. 53-70.
ISSN : 0076-230x. © Casa de Velázquez.

Dans l'église de San Isidro el Real, il s'y engagea encore au moment de remonter sur le trône que lui cédait l'Empereur, en renouvelant son serment de respecter la Constitution de Bayonne :

> *Antes de dar las gracias al Arbitro de todos los destinos por mi vuelta a la capital del reino, que ha confiado a mi cuidado, quiero corresponder al recibimiento afectuoso de sus habitantes, declarando a los pies del mismo Dios vivo, que recibió vuestros juramentos de fidelidad a mi Persona, mis más secretos pensamientos.*
>
> *Protesto pues delante del Dios que conoce el corazón de todos, que sólo el deber de mi conciencia, y no las pasiones privadas, me lleva al trono de España.*
>
> *Estoy pronto a sacrificar mi felicidad, porque pienso que necesitáis de Mí para hacer la vuestra.*
>
> *La unidad de nuestra santa religión, la independencia de la monarquía, la integridad del territorio, y la libertad de sus ciudadanos son las condiciones con las cuales he aceptado la corona. No se envilecerá sobre mi cabeza ; y si los deseos de la nación corresponden, como no dudo, al desvelo de su Rey, no tardaré en ser el más feliz de todos, porque lo seréis vosotros*[27].

Cela, au grand dam de l'Empereur qui considérait que la Constitution de Bayonne était désormais caduque et que l'Espagne ne relevait plus que du droit de conquête[28], ou bien de militaires comme le marquis de Bouillé qui ne comprenait pas comment :

> [Celui qui] était venu s'emparer d'une couronne par le droit des armes avait la prétention de l'étayer par la philosophie et de faire régner avec lui les idées prétendues libérales propagées par les philosophes modernes[29].

Mais, à la plus grande satisfaction de sa mère et de son épouse, la reine Julie qui, toutes deux, le félicitèrent pour des propos où elles reconnaissaient sa grandeur d'âme[30].

---

[27] *Gazeta de Madrid*, nº 23 (23-1-1809), p. 143.

[28] ROEDERER, 1942, pp. 126-128 et 132.

[29] BOUILLÉ, 1906-1911, vol. 3, p. 233.

[30] On remarquera la similitude des jugements de la reine mère et de la reine Julie. Julie Clary écrivit en effet de Paris à Joseph le 6 février 1809 : « Tout le monde ici a trouvé parfaitement bien le discours que tu as prononcé le jour de ton entrée à Madrid. Effectivement, mon ami, on te reconnais [sic] bien dans tout ce que tu as dit », alors que Laetitia Bonaparte lui adressa, également de Paris, le 20 du même mois, les mots suivants : « *non posso exprimarchi abastanza quanto sea state la consolazione che il mio cuore ha provato nel leggere la vostra entrata a Madrid e il vostro discorso che fa cosi bene conoscere tutte la bontà della vostra anima* » (BIF, Ms. 5669, « Joseph Bonaparte et Julie Clary », doc. 93 et Ms. 5670, « Lettres à Joseph Bonaparte » [1], doc. 124).

ISSN : 0076-230X. © Casa de Velázquez.

« Faire le bien » par des réformes éclairées

Julie Clary avait entièrement raison de souligner la sincérité de son royal époux. Dans une lettre qu'il lui adressa de Jaén le 1 avril 1810, Joseph, se plaignant amèrement de l'attitude de son frère à son égard, fit à sa femme cette confidence :

> J'ai promis ce que je pourrai tenir, et jamais ce que je regarderai comme contraire à nos premiers devoirs. Ce sont ceux d'un Roi d'Espagne et d'un honnête homme. Les Espagnols qui ne me connaissent pas pourront encore me haïr, mais tous devront m'aimer un jour parce que je suis vrai et que je veux leur bonheur.

Quant au trône d'Espagne, ajoutait-il, « je ne suis pas jaloux d'y rester si je ne puis pas y faire le bien[31] ».

Pour « faire le bien » et le bonheur de son peuple, Joseph voulait mettre en œuvre les mêmes réformes qu'il se faisait gloire d'avoir imposées dans son ancien royaume de Naples et des Deux-Siciles. Non sans raison puisque ce fut le seul domaine où Napoléon daigna admettre que son frère « ne réussit pas trop mal[32] ». Ce dernier en tira une telle réputation de sagesse que, selon Juan Antonio Llorente, Jovellanos, dans la réponse qu'il adressa à Joseph Ier pour refuser le poste de ministre de l'Intérieur auquel il l'avait nommé, se crut obligé de déclarer que :

> *Felicitaba a S. M. por su feliz arribo en la Corte, y a la nación española por la buena suerte que le había caído en ser gobernada por un rey sabio, acreditado en Nápoles*[33].

Les « *afrancesados* » comprirent rapidement le parti que l'on pouvait tirer de l'expérience napolitaine de Joseph. S'adressant à lui au nom du chapitre de la cathédrale de Tolède, le 5 février 1809, Juan Antonio Llorente déclara :

> *Sabe, Señor, el cabildo que V. M. hizo a Nápoles feliz en menos de dos años, hasta el extremo de olvidar los desastres de una guerra. Espera ver a la España en igual caso dentro de término más breve con el sabio y paternal gobierno de V. M.*[34].

Deux semaines plus tard, le 21 février, la *Gazeta de Madrid* annonçait la traduction d'un rapport sur l'état du royaume de Naples en 1806 et 1807, ouvrage qui lui avait été présenté ainsi qu'aux membres du Conseil d'État, en mars 1808, par le ministre de l'Intérieur de ce royaume alors qu'il en était encore le souverain. Elle ne se contenta pas d'ailleurs d'annoncer cette publication, mais en donna un long compte rendu qui avait pour but de démontrer que :

---

31 *Ibid.*, Ms. 5669, doc. 1 (Lettre de Joseph à Julie Clary, Jaén, 1-IV-1810).

32 BERTRAND, 1959, t. I, p. 138.

33 NELLERTO, 1814-1816, t. I, p. 115.

34 *Gazeta de Madrid*, nº 38 (7-II-1809), p. 208.

Mélanges de la Casa de Velázquez. Nouvelle série, 38 (1), 2008, pp. 53-70.
ISSN : 0076-230X. © Casa de Velázquez.

> *De este modo, ha sabido un gobierno ilustrado y prudente sin lastimar los intereses particulares y adaptándose a los sencillos principios de la razón consagrada por la experiencia conseguir su propia prosperidad y la de su reino.*

Il s'agissait évidemment de persuader, comme l'avait déjà dit Llorente, que « *el bien que el Rey José ha hecho en Nápoles, pueden esperar con razón verlo realizado en España*[35] ». Ce qui aurait dû être le cas avec la série de décrets pris par le gouvernement joséphin au cours de l'année 1809.

Ces mesures furent reprises, pour la plupart, par les députés libéraux aux *Cortes* de Cadix, ce qui permit à Juan Antonio Llorente de déclarer, après la guerre, que tout ce que l'Espagne possédait en fait de Lumières se trouvait soit à Madrid, soit à Cadix[36]. Mais, sans entrer ici dans l'analyse de la nature et de la portée des dispositions prises par Joseph en matière de réforme des institutions, force est de constater qu'elles sont plus propres d'un « *ilustrado* » que d'un philosophe, au sens que l'on donnait à ce terme en France au XVIII^e^ siècle.

En effet, Joseph I^er^ agit en philosophe quand il va plus loin que son frère et supprime la totalité des ordres religieux, mendiants ou monacaux[37], ou qu'il décide la suppression du vœu de Saint-Jacques[38]. Mais il n'est qu'un « *ilustrado* » quand, à la suite de l'abolition de l'Inquisition, il fait publier en septembre 1809 un règlement par lequel les bibliothécaires sont tenus de communiquer les ouvrages mis à l'index par le Saint-Office… à l'exception des ouvrages traitant de religion ou présentant un caractère obscène[39]. « *Larvatus prodeo* » disait Descartes. Capable de grandes réformes en matière de discipline ecclésiastique (abolition de l'Inquisition, des ordres religieux, dispenses matrimoniales confiées aux évêques indépendamment de Rome), Joseph afficha tout au long de son règne une dévotion ostentatoire. Ainsi, dès son arrivée en Espagne, il fit un don de 6 000 réaux aux curés de Saint-Sébastien pour venir en aide aux pauvres de leurs paroisses[40]. La charité l'emportait sans doute sur la dévotion, mais, sitôt réinstallé au palais royal de Madrid en janvier 1809, il s'empressa d'adresser une lettre aux

---

[35] *Ibid.*, n° 52 (21-II-1809), pp. 295-296. Nous n'avons pas trouvé trace de l'ouvrage mentionné sous le titre de *Relación general sobre la situación del reino de Nápoles en los años de 1806 y 1807* à la Biblioteca Nacional de España à Madrid. En revanche, le texte avait été partiellement publié dans le *Suplemento a la Gazeta de Madrid del jueves 29 de diciembre de 1808* (pp. 1694-1698), le *Suplemento a la Gazeta de Madrid del viernes 30 de diciembre de 1808* (pp. 1703-1706) et le *Suplemento a la Gazeta de Madrid del sábado 31 de diciembre de 1808* (pp. 1707-1710). Il ne s'agissait que des premières pages de l'ouvrage, la suite annoncée n'ayant jamais été publiée par la *Gazeta de Madrid*.

[36] LLORENTE, 1820, notamment pp. 1-9. Voir DUFOUR, 1982, pp. 229-230.

[37] Décret du 18 août 1809 publié dans la *Gazeta de Madrid*, n° 232 (19-VIII-1809), p. 1035.

[38] Décret du 21 août 1809, publié dans *ibid.*, n° 237 (24-VIII-1809), pp. 1054-1055.

[39] « Orden comunicada a las bibliotecas públicas en 17 de septiembre de 1809 por el Excmo S. ministro del Interior » (*ibid.*, n° 269 [25-IX-1809], p. 1185).

[40] *Ibid.*, n° 86 (14-VII-1808), p. 803.

ISSN : 0076-230X. © Casa de Velázquez.

archevêques et aux évêques du royaume pour leur faire savoir que son premier geste avait été de se prosterner aux pieds de l'autel en assistant à une messe avec *Te Deum*, et pour leur ordonner de procéder à une semblable cérémonie dans chaque paroisse[41]. Si Joseph agissait alors en « roi philosophe », c'était à la manière du philosophe désabusé de *El Evangelio en triunfo* de Pablo Olavide.

L'« Ami des Hommes »

En fait, c'était surtout en tant qu'« Ami des Hommes » que Joseph pouvait revendiquer le titre de philosophe. Ainsi, la *Gazeta de Madrid* du 29 novembre 1809 publia une lettre interceptée, adressée par un officier fait prisonnier à la bataille d'Ocaña à l'un de ses amis habitant Séville, à propos de la guerre et des maux qu'elle entraînait pour la Nation[42]. Sa confession était certes émouvante puisque, après avoir dépeint les conditions — ô combien différentes de celles que l'on se promettait à Séville[43] ! — dans lesquelles s'était engagé le combat, ce prisonnier insistait sur la bonté du roi Joseph dont l'humanité avait sauvé la vie à un très grand nombre de soldats, se montrant ainsi digne de gouverner la Nation comme l'avaient proclamé les quelques 8 000 prisonniers auxquels il s'était mêlé en toute confiance pour leur parler avec bonté et sagesse. Aussi avait-il compris que c'était une folie de se faire tuer pour ne pas avoir un bon roi et une excellente constitution[44]. Les prisonniers n'étant pas en mesure d'écrire à qui que ce fût, on avait affaire, de toute évidence, à une des nombreuses correspondances faussement interceptées et fabriquées de toutes pièces par quelque homme de lettres au service de Joseph[45]. Mais il existe d'autres témoignages (pas forcément favorables à Joseph !) du fait que le roi était sensible à l'infortune des prisonniers ennemis et n'hésitait pas à se mêler à eux pour tenter de leur prodiguer quelque réconfort.

---

41 *Ibid.*, nº 25 (25-I-1809), p. 150.

42 *Ibid.*, nº 334 (29-X-1809), pp. 1463-1464 : « *Carta interceptada de un oficial prisionero en la batalla de Ocaña a un amigo suyo residente en Sevilla sobre la guerra actual y los males que de ella resulta a la Nación.* »

43 *Ibid.*, p. 1463 : « *Mi querido amigo : te escribo con efecto de Madrid mas no en medio de las satisfacciones que tan alegremente nos proponíamos. ¿ Sabes en que ha parado aquella entrada en triunfo de que tanto se hablaba en Sevilla, que se daba por tan segura y se pintaba como si se viera, tan brillante y magnífica ? En un espectáculo de oprobio, que no quisiera decirte si no fuera para desengañarte.* »

44 *Ibid.*, p. 1464 : « *Se necesitaría sacrificar un millón de hombres para que se instruyesen prácticamente en los campos de batalla, recibiendo lecciones como en Ocaña en donde seguramente habrían perecido muchísimos si el rey no se hubiera mostrado por su humanidad digno de gobernar nuestra nación. Así es que todos a una vez lo proclamamos cuando metiéndose con entera confianza entre más de 8 000 prisioneros, nos habló con tanta bondad como sabiduría, manifestando tales sentimientos que yo mismo no pude menos de conmoverme y como si volviera de un delirio, reconocí que era una locura hacerse matar por no tener un buen REY y una excelente constitución.* »

45 Voir DUFOUR, 2006.

Mélanges de la Casa de Velázquez. Nouvelle série, 38 (1), 2008, pp. 53-70.
ISSN : 0076-230x. © Casa de Velázquez.

Par exemple, dans une lettre non destinée à la publication, datée de Valdemoro le 7 août 1809, il s'adressait en ces termes à son ministre des Finances :

> Donnez au général Belliard tous les secours possibles pour faire établir des lits dans tous les couvents [...]. Outre nos blessés, l'ennemi nous en laisse beaucoup que nous devons soigner comme les autres[46].

De tels propos nous semblent naturels aujourd'hui, près d'un siècle et demi après la fondation de la Croix-Rouge et de la signature de la convention de Genève. Mais il n'en était rien à l'époque. Dans un rapport sur son activité depuis son arrivée Espagne qu'il data de Vitoria le 31 octobre 1808, Larrey lui-même se vanta d'avoir soigné aussi bien les blessés ennemis que ceux des troupes impériales, comme si cela n'avait pas été (et de fait, cela ne l'était pas) son devoir de chirurgien en chef des troupes françaises[47]. Et s'il fallait un autre exemple pour se convaincre du caractère facultatif pour un militaire de se préoccuper du sort des prisonniers, on songera à la violente colère qui s'empara de Wellington lorsque, posant devant Goya, un médecin anglais, Mac Gregor (qui rapporta le fait dans ses mémoires) vint lui annoncer les mesures qu'il avait prises, sans le consulter, en faveur des prisonniers blessés lors de la bataille de Salamanque[48].

Pour Joseph, au contraire, tout homme blessé devait être secouru, même s'il s'agissait de ces *guerrilleros* que les officiers français se refusaient à traiter en soldats, ne voyant en eux que des brigands qui méritaient la mort la plus vile et la plus abjecte. De ce point de vue, le comportement des troupes espagnoles de Joseph différa sensiblement de celui des troupes impériales, et on nota la différence même au sein des *guerrillas* qui eurent « plus de ménagements » à l'égard des officiers du roi que de leurs homologues français[49]. C'était du moins l'opinion du général Lassalle, car les exemples d'officiers et de soldats *juramentados* fusillés après avoir été faits prisonniers ne sont pas rares[50]. Quoi qu'il en soit, contrairement aux autres généraux français qui firent fusiller tout insurgé pris les armes à la main, le général Hugo put se vanter, dans ses mémoires, non seulement d'avoir épargné la vie des hommes de *El Empecinado* tombés entre ses mains, mais d'avoir fait soigner ceux d'entre eux qui étaient blessés[51]. Ce trait d'humanité (qui contraste avec d'autres actions moins glorieuses de ce général

---

[46] BONAPARTE, 2003, p. 198. Il faut évidemment lire « faire soigner » et non « faire saigner » comme il est transcrit dans cet ouvrage, alors que la traduction en espagnol est bien « *curar* ».

[47] CHAN, 381 AP 27. Larrey crut d'ailleurs devoir préciser qu'il avait soigné lui-même les malades de la garde impériale et surveillé ceux de la ligne.

[48] BATICLE, 1995, p. 252.

[49] ROEDERER, 1942, p. 158.

[50] Voir, par exemple, *El Conciso* des : 9-III-1812, p. 9 et 23-IV-1812, p. 4 *(« Así se premia a los traidores »)* ainsi que le décret de Mina du 14 décembre 1811 et la proclamation de *El Empecinado* du 3 mai 1812 (*ibid.*, 15-III-1812, p. 2 et 11-VI-1812, p. 3).

[51] HUGO (Adèle), 1885, p. 63 *sqq.*

ISSN : 0076-230x. © Casa de Velázquez.

dans sa lutte contre la *guerrilla*) était certes digne de « ce héros au regard si doux » immortalisé par son fils Victor. Mais le général Hugo n'aurait pu avoir une telle attitude sans l'accord de son souverain.

Non seulement Joseph se refusa à faire exécuter les prisonniers, mais l'officier des hussards Rocca (dont les mémoires parurent en France dès 1814) confirme qu'il n'hésitait pas à se mêler à eux pour leur prodiguer de bonnes paroles et les convaincre d'embrasser sa cause :

> Après les batailles gagnées, le roi Joseph allait au Retiro faire prêter serment aux prisonniers que l'armée lui avait envoyés, leur disant qu'il avaient été trompés par des hommes perfides et qu'il ne voulait, lui, leur roi, que le bien et le bonheur de leur pas. Les prisonniers, qui se croyaient à la veille d'être tous fusillés, prêtaient d'abord le serment de soumission qu'on exigeait, mais il désertaient et retournaient à leurs armées dès qu'on les avait armés et équipés. Nos soldats les reconnaissaient facilement à leurs uniformes neufs et ils appelèrent le roi Joseph l'administrateur et l'organisateur en chef des dépôts militaires de la Junte Suprême de Séville[52].

En pardonnant à ses ennemis pour les enrôler dans son armée, Joseph faisait preuve d'une philosophie qui n'était exempte ni de calcul politique ni d'ingénuité. Cette ingénuité fut d'ailleurs stigmatisée par bien des militaires français : le maréchal Marmont s'en plaignit dans une lettre adressée au prince de Neufchâtel[53]. Marbot, dans ses mémoires, consacra un long développement à ce sujet, déclarant notamment que :

> Il est certain que l'excessive bonté de ce Roi lui fit commettre bien des fautes, dont la plus grave fut de se mettre en opposition avec la volonté de l'Empereur, relativement à la conduite qu'il fallait tenir vis-à-vis des militaires espagnols que les troupes françaises prenaient sur le champ de bataille. Napoléon ordonnait de les envoyer en France comme prisonniers de guerre, afin de diminuer le nombre de nos ennemis dans la Péninsule, tandis que Joseph, auquel il répugnait de combattre contre des hommes qu'il appelait ses sujets, se faisait entre nous le défenseur des Espagnols. Ceux-ci, abusant de sa crédulité, s'empressaient, dès qu'ils étaient pris de crier « vive notre bon Roi Joseph ! » et demandaient à prendre du service parmi ses troupes. Joseph, malgré les observations des maréchaux et généraux français, avait une telle confiance dans la loyauté castillane, qu'il créa une garde et une armée nombreuse, uniquement composée de prisonniers faits par nous ! [...] Ces soldats, bien payés, bien nourris et bien

---

52 Rocca, 1814, p. 118.

53 « Il paraît, il est vrai, assez naturel, quand les ministres du roi habillent et arment chaque jour des soldats qui, au bout de deux jours, désertent et vont rejoindre nos ennemis, lorsqu'ils semblent avoir consacré ainsi un mode régulier de recrutement des bandes que nous avons sur les bras, qu'ils s'occupassent aussi de leur réserver des moyens de vivre à nos dépens » (Lettre au prince de Neufchâtel, Valladolid, 23 février 1812, citée par Marmont, 1857, t. IV, p. 97).

ISSN : 0076-230x. © Casa de Velázquez.

> équipés, étaient fidèles à Joseph tant que les affaires prospéraient ; mais au premier revers, ils désertaient par milliers, et allaient rejoindre leurs compatriotes insurgés, ils se servaient contre nous des armes que le Roi leur avait données ; cela n'empêchait pas Joseph de croire de nouveau à la sincérité de leurs protestations, lorsque, faits prisonniers derechef, ils demandaient encore à s'enrôler dans les régiments joséphins. Plus de 150 000 hommes passèrent ainsi d'un parti dans l'autre et comme Joseph les faisait promptement habiller quand ils revenaient en guenilles, les Espagnols l'avaient surnommé « le grand capitaine d'habillement ». Les troupes françaises étaient très mécontentes de ce système, sorte de tonneau des Danaïdes qui éternisait la guerre en rendant aux ennemis les soldats que nous leur avions pris et dont ils se servaient constamment contre nous ! L'Empereur exprima souvent le mécontentement que lui causait cet abus ; il ne put parvenir à le détruire[54].

Tout ne doit pas être pris au pied de la lettre dans ces propos de Marbot : les soldats de Joseph connurent eux aussi la disette[55], et le chiffre de 150 000 hommes changeant perpétuellement de camp est sans doute bien hasardeux. Mais ce qui est certain, c'est le mécontentement que l'attitude « philosophique » de Joseph provoqua chez l'Empereur et la plupart des militaires français.

L'opinion de Napoléon sur la philosophie dont voulait faire montre Joseph tient dans ce propos, rapporté par Roederer :

> Il veut être aimé des Espagnols ; il veut leur faire croire à son amour. Les amours des rois ne sont pas des tendresses de nourrices. Ils doivent se faire craindre et respecter. L'amour des peuples n'est que de l'estime[56].

Parmi les « tendresses de nourrice » que l'Empereur reprochait à son frère, figurait, outre sa clémence envers les prisonniers, le fait de traduire devant des commissions espagnoles, et non des conseils de guerre français, ceux qui tuaient ses soldats[57]. Autrement dit, de vouloir régner en respectant le droit, et non par la terreur. Mais c'est sans doute sous la plume du marquis de Bouillé, qui considérait les pires représailles comme « un système de rigueur très nécessaire contre la nation espagnole, ainsi que l'ont reconnu et pratiqué tous ceux qui ont eu à la combattre, notamment le duc

---

54 MARBOT, 1891, t. II, p. 481.

55 Voir la lettre de Joseph Ier à Berthier datée de Madrid, le 24 août 1811 : « les troupes espagnoles de la garnison de Madrid ne sont pas plus payées que ma garde et mes employés ; aussi la désertion commence » (BONAPARTE, 1853-1854, t. VII, p. 66).

56 ROEDERER, 1942, p. 132.

57 *Ibid.*, p. 131 : « Il fait juger par des commissions espagnoles les Espagnols qui tuent mes soldats. Il ignore que, partout où sont mes armées, ce sont les conseils militaires français qui jugent les assassinats commis sur mes troupes. »

ISSN : 0076-230x. © Casa de Velázquez.

de Vendôme et le maréchal de Berwick dans la guerre de Succession[58] », que l'on trouve la plus virulente critique des principes philosophiques que Joseph crut devoir suivre jusque dans la conduite de la guerre :

> Le Roi Joseph [...] ne montrait pas, sur le trône d'Espagne, plus que sur celui qu'il avait essayé à Naples, l'esprit et les talents propres à la royauté ; l'inconvénient de la faiblesse de son caractère était encore augmenté par l'étonnante erreur de son esprit. Comment expliquer et croire que le frère de celui qui, par ses victoires, et sa fermeté avait triomphé d'une révolution soi-disant philosophique et avait rassemblé tous les débris du trône français, pour le relever avec tant d'éclat ; que ce frère qui était venu s'emparer d'une couronne par le droit des armes, avait la prétention de l'étayer par la philosophie et de faire régner avec lui les idées prétendues libérales propagées par les philosophes modernes[59] !

De fait, comme le déclara Napoléon à Roederer, le roi Joseph n'était pas militaire[60]. Il exécrait même la guerre comme on peut le constater en lisant une nouvelle qu'il avait fait paraître anonymement en 1797 à son retour d'Italie : *Moïna, ou La villageoise du Mont Cenis*. Pour lui, le champ d'honneur n'était qu'un champ d'horreur[61] et la description qu'il nous en donne après la bataille pourrait servir de commentaire aux gravures 16 *(« Se aprovechan »)* et 17 *(« No se convienen »)* des *Désastres de la guerre* de Goya :

> Une plaine verdoyante émaillée de fleurs était couverte de cadavres, de mourants, de blessés, de débris d'armes, de casques, de vêtements, de chevaux s'emportant dans la campagne et foulant aux pieds tout ce qui se rencontre sur leur passage ; des rigoles de sang communiquant d'un monceau de morts à l'autre, des soldats animés d'une joie brutale dépouillant impitoyablement les vaincus, ne jouissant plus que de la destruction[62].

Le trait est le même quand l'auteur de la nouvelle nous peint l'hôpital de campagne où est transporté son héros :

> Mais où suis-je ? Je suis entouré d'étrangers dont j'ignore le langage. Des gens durs, dont l'âme endurcie à la pitié comme le corps l'est à la fatigue, ne s'émeuvent ni des cris, ni des sanglots. Les hurlements affreux de la douleur acérée, des flambeaux pâles et multipliés, un tumulte continuel, des ricaneries brutales, l'indifférence la plus stupide, le sang, la confusion, une atmosphère infecte, les clameurs d'une mul-

---

58 BOUILLÉ, 1906-1911, t. III, p. 237.

59 *Ibid.*, p. 233.

60 ROEDERER, 1942, p. 121 : « Le Roi n'est pas militaire ; il ne peut l'être. Il n'a même pas la santé nécessaire [...]. Le Roi croit qu'on est général parce qu'on s'avise de le vouloir. Il parle toujours de la charlatanerie du commandement. Sans doute, il y en a dans le commandement. Mais il y a aussi des talents qui y sont nécessaires et qui manquent au Roi : le coup d'œil, la décision. »

61 BONAPARTE, 1814, p. 78 et 2001, p. 50.

62 *Ibid.*, 1814, pp. 77-78 et 2001, p. 50.

Mélanges de la Casa de Velázquez. Nouvelle série, 38 (1), 2008, pp. 53-70.
ISSN : 0076-230x. © Casa de Velázquez.

> titude d'hommes couverts d'un tablier ensanglanté, armés d'instruments tranchants, entourés de victimes expirant au milieu des tourments les plus horribles, ou achetant par les souffrances les plus cruelles la prolongation de leur existence… tel fut le lieu où je repris connaissance. Ce fut parmi les angoisses de la douleur que j'osai demander Moïna. Le lit sur lequel je me trouvais était partagé par un malheureux à qui à mon réveil j'avais demandé Zénaïde… Ce malheureux venait de cesser d'être, il ne rougissait plus d'être homme[63].

Aussi la conclusion était-elle sans appel :

> Ô ! Hommes insensés et perfides, vous ne connaissez pas la guerre si vous osez en promulguer l'horrible doctrine[64] !

Et, au cas (bien improbable) où le lecteur n'aurait pas compris son propos, l'auteur de *Moïna* précisait sa pensée quelques lignes bas :

> Ô ! Hommes ambitieux et froidement atroces, qui portez les hommes à s'entr'égorger, qui appelez l'inconcevable boucherie dont je viens de ne vous tracer qu'un faible aperçu le champ d'honneur, le champ de gloire, voilà ce que c'est qu'un champ de bataille, ce que c'est un hôpital militaire[65] !

De tels propos devaient beaucoup à l'influence de celui qui devait être le premier lecteur de la nouvelle : Bernardin de Saint Pierre à qui ses *Études sur la nature* et ses romans *Paul et Virginie* ou *La cabane indienne* avaient valu une réputation de philosophe et le qualificatif d'« Ami des Hommes[66] ». Joseph Bonaparte avait voulu être lui aussi l'*Ami des Hommes*. Il n'avait renoncé à cette ambition, ni en montant sur le trône de Naples et des Deux-Siciles, ni sur celui d'Espagne. Et s'il se mit à la tête des armées impériales en Espagne, ce n'est pas, comme l'affirma Napoléon, parce qu'il se croyait « militaire[67] », mais sans doute dans l'espoir illusoire que, sous son commandement, la guerre serait la moins inhumaine possible.

L'influence de la reine Julie

D'où venaient à Joseph ces préoccupations humanitaires qui faisaient tant défaut à son frère l'Empereur ? Sans doute avait-il pris très au sérieux l'idéal de fraternité de la franc-maçonnerie dont Napoléon l'avait fait Grand Maître du Grand Orient de France en 1804, alors que l'Empereur, pour sa part, n'avait

---

63 *Ibid.*, 1814, pp. 79-81 et 2001, p. 52.

64 *Ibid.*, 1814, p. 81 et 2001, p. 52.

65 Bonaparte, 1814, p. 82 et 2001, p. 52.

66 Voir Dufour, 2007, pp. 216-217.

67 Roederer, 1942, pp. 120-121 et 132.

ISSN : 0076-230x. © Casa de Velázquez.

jamais vu dans les loges qu'un moyen de contrôler l'appareil militaire[68]. Mais, la volonté de Joseph d'agir et de se poser en véritable philosophe « Ami des Hommes », ne se guidant que selon des principes moraux, doit sans doute beaucoup à l'influence de la reine Julie qui, pour délaissée qu'elle fût en tant qu'épouse[69], n'en joua pas moins, par correspondance, un rôle important de confidente, de chargée d'affaire, d'informatrice, de conseillère, voire d'ambassadrice personnelle auprès de l'Empereur[70]. Or, dans les lettres quasiment quotidiennes (parfois biquotidiennes) qu'elle adressa à Joseph depuis son départ de Naples, en mai 1808, jusqu'à son retour à Mortefontaine, en 1813, Julie Clary ne manqua pas d'encourager son époux à se comporter en véritable philosophe, c'est-à-dire de faire le bien des sujets sur lesquels il avait été appelé à régner. Ainsi, le voyant affecté par le peu d'enthousiasme qu'avaient manifesté les Madrilènes lors de son arrivée à Madrid en juillet 1808, elle le consola en ces termes :

> Mon bon ami, je vois par ta lettre du 23 que tout s'est passablement passé à Madrid le jour où tu y as été proclamé. Le caractère connu des Espagnols ne te permettait point d'en attendre de grandes démonstrations, mais lorsqu'ils auront pu t'apprécier, tu pourras t'en promettre des témoignages d'une affection sincère surtout lorsque tu leur aura [sic] procuré le bien que tu désires leur faire[71].

Même si elle savait que la clémence dont faisait preuve Joseph à l'égard des insurgés agaçait prodigieusement l'Empereur, qui le lui dit tout crûment lors d'un dîner en février 1809[72], la reine Julie l'encouragea implicitement à ne pas changer de politique, en insistant chaque fois qu'elle le put sur le fait que les Espagnols se montreraient reconnaissants envers un souverain qui ne voulait « que leur bonheur[73] ». En revanche, elle ne songeait nullement à cacher le malaise que lui causaient les horreurs de la guerre et, répondant de Paris le 4 juin 1809 à Joseph qui s'était félicité du succès des troupes françaises, n'hésita-t-elle pas à lui répondre en lui faisant part d'une certaine déception :

---

[68] *Ibid.*, p. 145 : « Le militaire est une franche-maçonnerie. Il y a entre eux tous une certaine franche-maçonnerie qui fait qu'ils se reconnaissent partout sans se méprendre ; qu'ils se recherchent et s'entendent ; et moi je suis le grand maître de leurs loges. »

[69] Voir BIF, Ms. 5671, « Correspondance amoureuse de Joseph Bonaparte » et Ms. 5672, « Lettres de Giulia au roi Joseph Bonaparte ».

[70] BIF, Ms. 5669, « Joseph Bonaparte et Julie Clary », en particulier doc. 305, 305 bis et 305 ter (lettre de la reine Julie à Joseph, datée de Paris le 18-I-1811).

[71] BIF, Ms. 5669, « Joseph Bonaparte et Julie Clary », doc. 49 (lettre datée de Lyon, le 2-VIII-1808). Dans sa lettre du 23 juillet, Joseph ne pouvait faire allusion à sa proclamation comme souverain qui n'eut lieu que le 25. En revanche, il adressa ce jour là une proclamation à ses sujets, ce qui peut être à l'origine de la méprise de Julie Clary.

[72] *Ibid.*, doc. 98 (lettre de la reine Julie à Joseph, Paris, 27-II-1809).

[73] *Ibid.*, doc. 223 (Paris, le 5-III-1809) et doc. 226 (Paris, 9-III-1810).

Mélanges de la Casa de Velázquez. Nouvelle série, 38 (1), 2008, pp. 53-70.
ISSN : 0076-230X. © Casa de Velázquez.

> Je vois avec plaisir par ta lettre du 25 que tu es content des affaires militaires, mais je t'assure que j'aimerais bien mieux que tu m'annonces que l'Espagne est pacifiée sans le secours de l'armée. Je conçois ce que tu dois souffrir étant obligé d'agir avec rigueur contre ce malheureux royaume[74].

L'auteur de *Moïna* n'avait pas besoin de ces commentaires pour haïr la guerre et se reprocher de devoir vaincre ses sujets, faute d'avoir su les convaincre qu'il serait à même de faire leur bonheur : dès les mois de décembre 1809 et janvier 1810, il était résolu à renoncer au trône d'Espagne et de rentrer en France vivre à l'écart de la Cour, retiré dans une propriété qu'il se proposait d'acheter en Touraine. Il ne renonça à son projet que devant le courroux de l'Empereur qui le menaça de le faire arrêter à Bayonne s'il quittait son royaume sans son autorisation[75]. Mais, pour volage qu'il fût, Joseph tenait à l'estime de sa femme dont il appréciait le dévouement à son égard, ainsi que son intelligence. La « philosophie » dont il fit preuve, aussi bien lorsqu'il monta sur le trône d'Espagne que quand il envisagea de le quitter, doit sans doute beaucoup à l'influence d'une reine qui, certes, ne vint jamais en Espagne, mais suivit les événements qui s'y déroulèrent avec une extrême lucidité et ne se priva pas, avec toute la délicatesse possible, de lui faire connaître son sentiment et, sans en avoir l'air, de guider son action politique. Napoléon ne s'y trompa d'ailleurs pas puisque, pour tenter de faire renoncer son frère à des principes philosophiques qu'il ne gouttait guère, ce n'est pas à lui, mais à sa femme, la reine Julie, qu'il s'adressa[76].

Abréviations

CHAN Centre historique des Archives nationales, Paris
AMB Archivo Municipal de Barcelona, Barcelone
BIF Bibliothèque de l'Institut de France, Paris

Bibliographie

Baticle, Jeannine (1995), *Goya*, Barcelone.

Bernardin de Saint Pierre, Jacques-Henri (1826), *Correspondance de J. H. Bernardin de Saint-Pierre précédée d'un supplément aux mémoires de sa vie par L. Aimé Martin* (3 vol.), Paris.

---

[74] *Ibid.*, doc. 136 (Paris, 4-VI-1809).

[75] *Ibid.*, doc. 305, 305 bis et 305 ter (lettre de la reine Julie à Joseph, Paris, 18-I-1810). Voir également La Forest, 1905-1913, t. IV, pp. 298 *sqq* (correspondance du 17-XII-1809).

[76] *Ibid.*, notamment les documents 98 (lettre datée de Paris, le 27-II-1808), 276 (lettre datée de Morfontaine [sic] le 24-X-1810), et 305 (Paris, 18-I-1811).

ISSN : 0076-230X. © Casa de Velázquez.

BERTRAND [général, grand maréchal du Palais] (1959), *Cahiers de Sainte-Hélène. Journal 1818-1819. Manuscrit déchiffré et annoté par Paul Fleuriot de Langle* (2 vol.), Paris.

BONAPARTE, José (2003), *Epistolario de José Bonaparte al conde de Cabarrus (1808-1810)*, Francisco Luis DIAZ TORREJÓN (éd.), Séville.

BONAPARTE, Joseph (1814), *Moïna*, ou *La villageoise du Mont-Cenis*, Paris.

BONAPARTE, Joseph (1853-1854), *Mémoires et correspondance politique et militaire du roi Joseph, publiés, annotés et mis en ordre par A. du Casse, aide de camp de S.A.I. le prince Jérôme Napoléon* (10 vol.), Paris.

BONAPARTE, Joseph (2001), *La Villanella del Monte Cenisio*, François FORRAY (éd.), Turin.

BOUILLÉ, Louis-Joseph-Amour [marquis de] (1906-1911), *Souvenirs et fragments pour servir aux mémoires de ma vie et de mon temps, 1769-1812* (3 vol.), Paris.

DUFOUR, Gérard (1982), *Juan Antonio Llorente en France. Contribution à l'étude du libéralisme français en France et en Espagne au début du XIX^e siècle*, Genève.

DUFOUR, Gérard (2006), « Les correspondances interceptées publiées dans les presses officielles pendant la guerre d'Indépendance », *El Argonauta español*, 3, <http://argonauta.imageson.org./document9htlm>.

DUFOUR, Gérard (2007), « El Rey novelista », *La Aventura de la Historia*, 100, pp. 216-223.

ESPINCHAL, Hippolyte d' (1901), *Souvenirs militaires, 1792-1814* (2 vol.), *publiés par Frédéric Masson et François Boyer*, Paris.

GIROD DE L'AIN, Gabriel (1970), *Joseph Bonaparte. Le roi malgré lui*, Paris.

HUGO, Adèle (1885), *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie. Œuvres de la première jeunesse*, Paris.

HUGO, Abel (éd.) (1838), *France militaire. Histoire des armées françaises de terre et de mer de 1792 à 1837* (5 vol.), Paris.

LA FOREST, Antoine [comte de] (1905-1913), *Correspondance du comte de La Forest, ambassadeur de France en Espagne, 1808-1814* (7 vol.), Charles-Alexandre GEOFFROY DE GRANDMAISON (éd.), Paris.

LLORENTE, Juan Antonio (1820), *Carta de un español liberal residente en París a otro que se halla en Madrid*, Paris.

MARBOT, Jean Marcellin [général baron de] (1891), *Mémoires du général baron de Marbot* (3 vol.), Paris.

MARMONT, Auguste Frédéric Louis Viesse [maréchal, duc de Raguse] (1857), *Mémoires du maréchal Marmont, duc de Raguse de 1792 à 1841* (9 vol), Paris.

MIOT DE MÉLITO [comte] (1858), *Mémoires du comte Miot de Mélito, ancien ministre, ambassadeur, conseiller d'État, membre de l'Institut* (3 vol.), Paris.

NARBONNE, Bernard (1949), *Joseph Bonaparte. Le roi philosophe*, Paris.

NELLERTO, Juan [pseudonyme de Juan Antonio Llorente] (1814-1816), *Memorias para la historia de la Revolución española, con documentos justificativos* (3 vol.), Paris.

Mélanges de la Casa de Velázquez. Nouvelle série, 38 (1), 2008, pp. 53-70.
ISSN : 0076-230x. © Casa de Velázquez.

Prontuario de las leyes y decretos del Rey Nuestro Señor Don José Napoleón I desde el año de 1808 (3 vol.), Madrid, 1810-1812.

Rocca, Jean de (1814), *Mémoires sur la guerre des Français en Espagne*, Paris.

Roederer, Pierre Louis (1942), *Bonaparte me disait... : conversations*, Paris.

Staël, Madame de (1871), *Œuvres complètes* (3 vol.), Paris.

Stendhal (1956), *Œuvres intimes*, Henri Martineau (éd.), Paris.

Mots-Clés

Afrancesados, Guerre d'Indépendance, Humanitarisme, Joseph Bonaparte, Julie Clary, Napoléon Bonaparte, Philosophie.

Mélanges de la Casa de Velázquez. Nouvelle série, 38 (1), 2008, pp. 53-70.
ISSN : 0076-230x. © Casa de Velázquez.